

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre XVII

Il me parut opportun de réaliser le voyage projeté à Buenos Aires, avant de décider ce que je devais faire. Je demandai un congé à la Chambre, quelques lettres de présentation de mes amis du Gouvernement pour les « as » de la capitale, et, muni de mon titre de député, de ma qualité de journaliste et de mon nom patricien, je partis, sûr du succès, à la recherche de mes premières aventures buenosairiennes. Les portes du monde officiel et celles de beaucoup de salons s'ouvrirent grandes devant moi. Je visitai plusieurs membres notables de ma famille qui ne connaissaient même pas mon existence, mais qui me reçurent avec déférence, se mirent à ma disposition et considérèrent tous leurs devoirs comme accomplis avec cette manifestation de courtoisie.

Buenos Aires était malheureusement très agitée. On y respirait une atmosphère chargée d'électricité, annonciatrice d'une tempête. Les citoyens s'essayaient au maniement des armes et à l'exercice militaire, au vu et au su du Gouvernement contre lequel ils

s'armaient et qui était impuissant à les réprimer. Les anciennes discordes, mêlées de rivalités entre Buenos Aires et les provinces, produisaient une crise menaçante. Dans la double capitale, les deux pouvoirs, le pouvoir national et le pouvoir municipal, se disputaient l'hégémonie, et le drame politique, dont les origines remontaient à l'aube de l'indépendance, approchait rapidement de son dénouement. Quel serait il ? La hautaine Buenos Aires triompherait-elle du reste du pays ? Réussirions-nous, nous les provinciaux, à abattre son orgueil ? Problème ardu dont la solution paraissait exiger du sang.

J'allai saluer le Président de la République, homme charmant, aux manières un peu affectées, très fin, si aimable qu'à première vue on aurait pu le croire faible et efféminé.

Mon séjour à Buenos Aires fut assez court, car la rébellion imminente de la capitale aurait sans doute des répercussions dans tout le pays et il était préférable que je fusse à mon poste. Comme on associe toujours égoïstement ses petites affaires aux plus grands intérêts collectifs, je souhaitai qu'éclatât non une révolution, mais une vraie guerre civile,

convaincu que cette tragédie m'aiderait à dénouer mon drame intime selon mes désirs, c'est-à-dire en me libérant de tout engagement.

A la ville, m'attendait une lettre de don Higinio ignorant encore du malheur qui le menaçait. Je l'ouvris, non sans appréhension. Elle se référait à l'affaire de la propriété, qui allait très bien, grâce à « son coup de main ». Il avait obtenu que l'opposition elle-même réclamât l'ouverture des rues croyant me porter préjudice en démembrant « *une possession féodale qui, comme les châteaux du Moyen Age, dominait le village de Los Sunchos et nuisait à son développement naturel* ». La Municipalité faisait semblant de s'indigner contre cette prétention, mais elle était prête, naturellement, à céder dès qu'il le lui indiquerait. Le temps n'était pas encore opportun si on voulait obtenir une bonne indemnité.

Cette nouvelle heureuse et ennuyeuse à la fois me laissa perplexe. Un élément de plus, s'ajoutait à mes hésitations qui étaient grandes, quoique, au fond, ma résolution fût inébranlable. Don Higinio, dont l'influence politique pouvait encore me servir, et qui était

très capable, en bon créole, de se venger de moi d'une manière sanglante, m'obligeait, en s'occupant de cette affaire brillante pour moi, à temporiser. Comment me tirer de ce pas, comment gagner du temps, tout au moins ? ... A force de chercher, il me vint une idée, et j'écrivis à la jeune fille, sous une forme ambiguë, qui n'était claire que pour elle, de garder mieux que jamais son secret, et don Higinio en lui demandant s'il viendrait bientôt à la ville, car il me tardait de lui parler d'une affaire très importante qui ne pouvait pas se traiter par correspondance. Un « il s'agit de mon bonheur » devait lui suggérer le thème probable de l'entrevue.

Je me précipitais vers le scandale précisément pour le contrecarrer, et je choisissais. la ville où les choses les plus graves, qui seraient des catastrophes dans un village, peuvent passer inaperçues et où la défense est plus facile. Sur ce théâtre, notre force et nos armes s'équilibraient mieux.

Comme je l'avais supposé, le vieux accourut au rendez-vous. Je crois qu'il était plus content que Thérèse elle-même, car il croyait réaliser un rêve longtemps caressé et

créer pour ses petits-enfants toute une aristocratie, en leur donnant en même temps une grande fortune, une position élevée et un nom enviable, un nom patricien.

- *Don Higinio ! – m'écriai-je en le voyant – Mon affaire n'était pas si pressée.*
- *Non – dit-il finement –. Je suis venu pour d'autres affaires et, en passant, naturellement, je te demande ce que tu veux.*
- *J'aurais dû aller à Los Sunchos, mais, vous comprenez que mes occupations à la Chambre m'en empêchent. Il s'agit de Thérèse. Vous savez que nous nous aimons depuis notre enfance. Nous donnerez-vous votre consentement pour nous marier ?*
- *Mais, mon enfant, certainement ! C'est mon plus grand désir, et le plus tôt possible !*
- *Le plus tôt possible me semble beaucoup dire. Je crois qu'il serait préférable d'attendre l'année prochaine. Mes affaires ne sont pas encore bien claires ni mes ressources nombreuses tant que l'opération de la propriété ne sera pas arrangée.*

- *Elle s'arrangera. Et, de plus, je suis assez riche pour qu'il ne vous manque rien.*
- *Il faut aussi que je me préoccupe de ma position et je ne puis négliger un seul moment la politique si je veux faire mon chemin. Il faut. que je fréquente assidûment la société, les comités, le club, la maison du gouverneur, le Parlement. Tout s'annonce bien, mais avec la malheureuse perspective d'une révolution à Buenos Aires si je me marie maintenant, il faudra ou que j'abandonne ma jeune femme ou que je ne remplisse pas les devoirs que m'imposent mon poste et mon parti.*

Un éclair de soupçon traversa les yeux de don Higinio. Il lui semblait étrange, et il me le dit, qu'une fois résolu à me marier, je remisse mon mariage à plus tard. Que j'eusse hésité avant c'était compréhensible, mais puisque j'y étais maintenant décidé, le retard. Devenait moins naturel ! Enfin ! lui n'aurait pas agi ainsi et, de son temps on se mariait sans se préoccuper des révolutions. Mais des goûts et des couleurs on ne discute pas.

- *Ce sera donc pour l'année prochaine. Ecris-le à Thérèse. Je lui porterai moi-même la lettre pour voir la tête qu'elle fera.*

Lui écrire ! J'ai toujours eu peur d'écrire des choses compromettantes, et la lettre précédente m'avait coûté des prodiges d'ingéniosité, Je sortis de ce mauvais pas aussi bien que le pus.

- *Elle le sait – dis-je –. Elle le savait ayant que je vinsse à la ville.*

- *Ah ! coquins ! ... Comme vous cachiez bien votre jeu !*

Il resta avec moi toute la journée, faisant des projets, bâtissant des châteaux en Espagne, comme si c'était lui le fiancé. Nous serions les maîtres à Los Sunchos, à la ville et même à Buenos Aires où Thérèse brillerait un jour comme une reine.

Il m'échappa là une réplique qui eut plus tard d'incalculables conséquences :

- *Doucement – lui dis-je –, Thérèse est trop simple pour briller à Buenos Aires. J'en viens, et je dois vous prévenir que les femmes y ont une éducation très différente : ce sont de grandes dames et non des jeunes filles ignorantes, comme celles de nos petits bourgs de province.*

Il me regarda, sans me répondre, comme si ma phrase avait produit en lui la plus profonde impression, et notre conversation en resta là.

Quatre jours plus tard, une lettre de Thérèse m'apprenait ce qui s'était passé à Los Sunchos à l'arrivée de don Higinio. Celui-ci, fou de joie, lui avait dit que je venais de lui demander sa main. Mais, quand son père lui apprit que le mariage aurait lieu l'année suivante, elle ne put s'empêcher de s'écrier :

- Comment ! l'année prochaine ! C'est impossible, impossible ! Il faut que cela soit bien avant !

Le vieux, alarmé, questionna, supplia, menaça, et finit par tout savoir. Sa colère fut indescriptible. Il voulait monter à cheval et accourir à la ville me chercher « par une oreille » pour m'obliger à me marier immédiatement ou me tuer comme un chien si je résistais. Et il l'aurait fait comme il le disait s'il n'avait été pris d'une congestion qui le laissa étendu au milieu de la cour, alors qu'il sellait son alezan. Ne disais-je pas que les femmes toujours si réservées, deviennent indiscrètes sous le coup d'une grande émotion ? Mais, enfin, c'était un mauvais moment à passer tôt ou tard. Par bonheur,

l'heureuse congestion vint changer complètement le cours des choses, car don Higinio m'aurait marié ou tué s'il n'avait perdu connaissance et dû garder ensuite le lit, longtemps, avec des ventouses, cautères, saignées, et toute la thérapeutique provinciale d'alors.

D'autres lettres de Thérèse me tranquillisèrent. Servant d'infirmière au malade elle avait réussi à l'attendrir, à l'empêcher de provoquer un scandale, grâce à sa faiblesse momentanée, à sa tendresse de père et à sa confiance dans mon honnêteté. Ce qui était fait, était fait. Il fallait cacher la faute le mieux possible et quand nous serions mariés, nous ferions un long voyage en Europe, d'où nous reviendrions avec notre enfant. Mais le vieux voulait me parler, exiger de moi des garanties, s'il ne m'obligeait pas à me marier de suite, ce qui serait le mieux ! L'idée de vengeance, de sang, lui était passée pour le moment, mais le péril changeait d'aspect ; le mariage serait inéluctable si je ne voulais pas sentir la main pesante de don Higinio, et si c'était moi, au contraire, qui lui faisais sentir la mienne, je provoquerais un scandale terrible qui attirerait tous les regards sur nous et qui serait très

préjudiciable à mon avenir car les fautes et même les crimes peuvent en province être pardonnés et même oubliés s'ils ne transpirent pas trop et si on a su respecter les convenances ; une condamnation générale, implacable, poursuit ceux qui bouleversent violemment l'ordre social établi.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

[http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%](http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20)

[20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTIS
TIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip](#)

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>